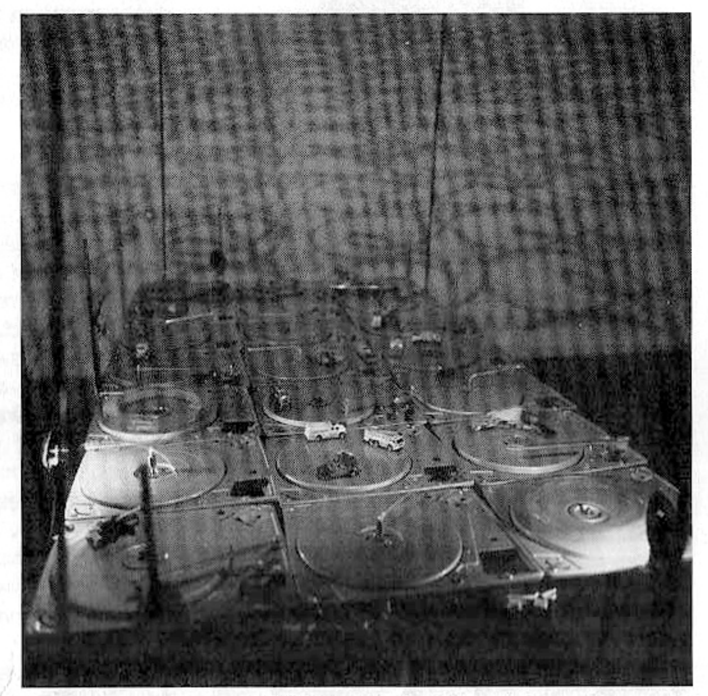
ARTS. CULTURE. SOCIÉTÉ.
mobiles
numéro 05, septembre 2004
gratuit

THÉÂTRE DE LA VIE, **THÉÂTRE DES OMBRES**

Marcel Blouin

Artiste à mi-carrière, Diane Landry vit et travaille à Québec. En 2001, elle réalisait Les Sédentaires clandestins, *une sculpture sonore et cinétique qui fut présentée la même année au Musée national des beaux-arts du Québec - qui en a aussi fait l'acquisition. D'une force remarquable, cette sculpture, ici proposée pour la deuxième fois en sol québécois, donne à voir 24 tourne-disques sur lesquels tourbillonnent des véhicules miniatures. Ceux-ci tournent en rond au rythme des sons grinçants, des jeux de lumière, des projections et des mouvements qui animent l'espace d'exposition. Sur un ton ludique,* Les Sédentaires clandestins *constitue, en quelque sorte, un commentaire sur la réalité urbaine d'aujourd'hui.* Voilà les faits. Voilà ce que l'on retrouve dans le programme d'Expression à propos de l'exposition intitulée *Les Sédentaires clandestins* de Diane Landry présentée à Saint-Hyacinthe du 4 septembre au 17 octobre 2004. C'est clair. Et j'en remercie l'auteure de ces quelques lignes, Mélanie Boucher, proche collaboratrice. Mais derrière cette œuvre qui cherche à dialoguer avec le spectateur, que se cache-t-il?



© Diane Landry, Les Sédentaires clandestins, 2001
Sculpture sonore avec automatisation, 290 x 260 x 140 cm
Collection du Musée national des beaux-arts du Québec, 2001.63
Photo : Jean-Guy Kérouac

Théâtre de la vie, théâtre des ombres, lanterne magique, ombres chinoises, comme pour les prisonniers de la caverne de Platon, devant l'œuvre de Diane Landry, le spectateur est d'abord fasciné par les ombres projetées sur les murs, immensément plus grandes que les objets qui en modulent les formes. Pour Platon, on le sait, il y a les ombres dans la caverne et il y a la lumière à l'extérieur. Il y a l'apparence de vrai à l'intérieur et la vraie chose à l'extérieur. Façon de dire qu'il ne faut pas rester refermé sur soi dans l'ignorance, enfermé dans une caverne, certes, mais aussi, il faut, de son point de vue, se méfier de l'apparence pour privilégier l'essence. Voilà pourquoi, entre autres, Platon n'aimait pas beaucoup les artistes. Pourquoi? Parce que ceux-ci sont des faussaires à ses yeux, des imitateurs, parce qu'il y a dans la nature, au premier degré, le divin, l'idée, l'essence et que c'est elle qu'il faut privilégier. L'idée du lit par exemple. Au deuxième degré, il y a l'objet fabriqué par le menuisier. Le lit en tant qu'objet. Puis au troisième degré, il y a le dessin du lit, la représentation de celui-ci, une imitation, une apparence de lit. Une peinture, un dessin, une ombre, peu importe. L'imitation est donc en cela bien éloignée de l'essence.

L'ombre d'une chose offre à nos yeux le spectacle de la silhouette de cette chose. Cette silhouette est surdimensionnée et allongée selon l'emplacement de la source de lumière et de la chose. Les véhicules miniatures qui se meuvent sur des tourne-disques constituent des représentations de véritables autos. Ces ombres pourtant considérées comme trompeuses par Platon, se présentent ici comme les fantômes de nos vies modernes. Malgré ce qu'en pense Platon, l'ombre d'un objet en dit long sur ce même objet grâce à la lumière qui en amplifie la présence. C'est elle, l'ombre portée, qui nous parle en premier avec l'œuvre de Diane Landry. S'approcher de l'objet à l'origine des ces formes ne fait que confirmer la première impression: il s'agit de véhicule-jouets qui eux-mêmes réfèrent aux véritables véhicules que l'on trouve dans nos rues.

Les Sédentaires clandestins de Diane Landry est une œuvre riche parce que nous pouvons l'aborder de plusieurs façons. Si, pour certains, le ludique la caractérise, pour d'autres, ce sera le regard critique sur la société - le rejet du consumérisme - qui retiendra l'attention. Dans mon cas, ce qui me touche, c'est la dimension philosophique de son œuvre sur laquelle s'appuient la simplicité du quotidien figuré par des objets banals - qui correspond à l'aspect ludique - et les enjeux sociaux actuels. Si le ludique de l'œuvre rend celle-ci accessible - voire sympathique - aux yeux et aux oreilles du spectateur, les enjeux critiques n'en sont pas moins présents dans *Les Sédentaires clandestins*. Le ludique aurait ici en quelque sorte pour fonction de mieux faire avaler la pilule, de mieux faire passer le message. En effet, pas facile d'accepter l'idée que le monde dans lequel nous vivons soit absurde.

Daniel Jolliffe, l'auteur du texte de l'opuscule qui accompagne l'exposition présentée à Expression, note, de façon pertinente, le fait que Diane Landry utilise des objets identiques produits en série, qu'il s'agisse de tourne-disques ou, surtout, de véhicules miniatures. L'utilisation par l'artiste de ces jouets manufacturés - qui sont à l'image de la plupart des biens de consommation produits par la société industrielle - constituerait une critique de la consommation à outrance ou, du moins, une critique de l'homogénéisation de notre culture matérielle. Ces objets dupliqués que nous utilisons, semble suggérer l'auteur, feraient de nous des êtres aux vies stéréotypées. À l'image de ces voitures qui tournent dans l'espace d'exposition - et qui tourbillonnent dans notre esprit, comme des fantômes - nous ne ferions que répéter inlassablement les mêmes gestes. Nous serions des automates stagnants irréfléchis, privés de toute quête spirituelle, prisonniers d'un carrousel qui tourne inlassablement sur lui-même. À défaut de répondre à toutes les questions que suscite l'œuvre *Les Sédentaires clandestins*, les remarques de Daniel Jolliffe soulignent adroitement notre hantise devant la standardisation et la course effrénée dans laquelle nous sommes engagés en tant que badauds des cités modernes.

Des œuvres mouvelles

Pour définir ses œuvres - des installations qui bougent -, Diane Landry parle «d'œuvres mouvelles». *L'œuvre mouvelle, dit-elle, est une œuvre matérielle qui nécessite un certain temps d'observation pour l'appréhender dans son intégralité.* Notion de temps. Et elle ajoute que l'un de ses objectifs est *[d']occuper le plus d'espace possible avec le moins de choses possible.* Notion d'espace. Finalement, autre objectif visé par l'artiste, elle souhaite que suite à la rencontre de l'œuvre, les gens voient le monde différemment. Notion de changement. Espoir d'un monde meilleur. Donc, par des œuvres dont les composantes sont en mouvement dans l'espace, l'artiste simule le monde réel, souhaite que nous en constations l'absurdité, et souhaite - encore - que nous brisions ce cycle répétitif aliénant. Révolte. Diane Landry, cependant, ne propose pas de remède à ce monde absurde où, de façon cyclique, l'humain répète sans cesse les mêmes gestes, commet les mêmes erreurs, se pose les mêmes questions. L'humain est un inventeur, à chacun de nous de les inventer ces manières de vivre libératrices. Mais est-ce bien là ce que Diane Landry voulait exprimer? Cela est relativement important dans la mesure où ce qu'il faut favoriser, dirait Socrate, c'est le dialogue: *C'est la pratique du dialogue, de la dialectique, qui permet l'ascension de l'âme.* Ce dont je suis persuadé, par contre, c'est que Diane Landry est une bonne dialecticienne.

L'éternel retour

Est-ce que nous tournons plus en rond, sur nous-mêmes, depuis que nous avons l'automobile et le style de vie qui vient avec? Non, dit cette œuvre parce que la démarche de l'artiste va au-delà de ce constat premier. La vie de l'humain est absurde nous dit-elle plutôt, indépendamment de l'objet manufacturé. Et partant de là, que faire? Comment réfléchit le monde? Comment faut-il vivre? À vous d'agir, à vous de décider, semble nous dire l'artiste. Sagesse. Ce constat, avant de passer à l'action, dirait Camus, est incontournable: *Le monde est absurde.* Comme dans le mythe de Sisyphe, toujours, à répétition, l'humain en est réduit à voir la pierre rouler au bas de la montagne après avoir montée au sommet de celle-ci à la sueur de son front. Nous avons été lâchés, abandonnés à nous-mêmes, sans mode d'emploi, sans guide. *Jusqu'à cet instant présent, une éternité s'est déjà écoulée* nous fait remarquer Nietzsche avant d'ajouter, fort judicieusement : *Si le monde avait un but, il devrait être atteint.* Orphelins, c'est à nous de les inventer ces manières de vivre, ces croyances, ces dogmes - que d'autres délaisseront par la suite -, ces églises, etc. L'humain est un inventeur. Eh bien à lui d'inventer sa propre vie, collectivement et individuellement. Mais est-ce bien là ce que Diane Landry voulait exprimer? Qu'en pensez-vous? Poursuite du dialogue.

Après cela vous me demandez encore pourquoi j'aime l'art contemporain? Parce qu'il fait bon dialoguer. Sacrebleu! En deux mots, si j'aime autant l'art contemporain, c'est parce qu'il me permet de réfléchir et d'enrichir ma perception du monde.

Post scriptum

Bienvenue aux étudiants qui font un retour en ville. N'ayez pas peur de nous. Nous avons même un éducateur pour vous accueillir à Expression. Son nom? Éric Burman.

Le Cégep, c'est un peu comme une caverne où les enseignants projettent des ombres sur les murs pour expliquer les choses de la vie. Platon dirait que les ombres, ce n'est pas la réalité, qu'il faut se tourner vers la lumière et vers les objets qui modulent les silhouettes. De mon point de vue, les ombres ne forment qu'un avec la lumière et les objets, l'ombre étant une trace éphémère étroitement liée à un objet. Où se situe l'essentiel? Si ce genre de questionnement vous intéresse, déplacez-vous d'une caverne à l'autre et venez voir l'œuvre de Diane Landry qui nous propose des ombres projetées sur les murs d'Expression.